



L'alpinisme, un art de la montagne

Le 14^e comité intergouvernemental de la Confédération pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, réuni à Bogota (Colombie) le 11 décembre 2019, a décidé d'inscrire l'alpinisme sur la Liste représentative de l'Unesco comme « patrimoine culturel immatériel de l'humanité »¹.

Portée par les communautés d'alpinistes et de guides de France, d'Italie et de Suisse, cette candidature multinationale présente l'alpinisme « comme une pratique physique traditionnelle marquée par une culture et une sociabilité partagées ». Un art fait de savoir-faire, de connaissances sur l'histoire des pratiques et des valeurs qui lui sont associées. Les milieux naturels ou aménagés, les conditions climatiques changeantes, l'appréciation d'événements physiques aléatoires font partie des compétences attendues, indique le communiqué.

Géographie sans frontières, la montagne fascine, angoisse, raconte et interroge. Pour l'alpiniste, elle exerce une attraction, un désir de rencontre autant émotionnel que rationnel. Le grimpeur sait qu'il doit jouer de l'équilibre, stimuler son mental, répéter ses gestes et démultiplier ses efforts. La résonance des reliefs, de paysages surdimensionnés, rend les défis omniprésents afin d'éviter des situations irréversibles. L'attrait pour la montagne est fondé sur cette velléité de comprendre les forces qui régissent les transformations géodynamiques, dont une grande partie reste invisible. Il y a une part d'imaginaire à se représenter le temps géologique. Derrière ces roches alpines se dissimule une sorte de mémoire entre Primaire et Quaternaire, soit environ deux cent cinquante millions d'années, donnant une dimension infinie à l'histoire humaine.

En Suisse la montagne, dont le statut mythique s'est surtout construit depuis le XVIII^e siècle, s'impose plus éloignée du séjour des hommes, « content(s) d'être et de penser » disait Jean-Jacques Rousseau. On escalade là où les distances deviennent possibles, avec une lenteur qui permet « d'entrer dans le paysage, de régler nos sens sur lui » selon Erri De Luca. Mais la montagne a ses revers, roches, neige, glaces, pentes, couloirs, arêtes, faces, cimes, toutes renferment leur hostilité, parfois considérée comme maléfique. Dès le XIX^e siècle, les exploits successifs des grimpeurs marquent la fin d'une représentation



Marcellin Barthassat

Altels, Balmhorn et Rinderhorn, une trilogie au nord des Alpes depuis le Rote Totze.

négative des hauts reliefs. Nicolas Bouvier parle d'un « attachement âpre et rugueux que le montagnard porte avec lui comme un sac de pierres ». Pour Gilles Clément, ces hauts lieux constituent une réserve non exploitée, qui découle d'une « soustraction des territoires anthropisés ». Certains milieux de l'alpinisme partagent l'idée libertaire d'un « tiers paysage » (délaissé), ne relevant ni du pouvoir ni de la soumission au pouvoir, car échappant en partie à toute décision humaine².

Cette activité – plus que bicentenaire – prend naissance avec l'accompagnement de scientifiques, topographes, botanistes et géologues, par des montagnards qui initient les pratiques d'escalade, bivouacs, passages de cols, dans des conditions d'équipements minimalistes. D'après le cartographe suisse Eduard Imhof, les premiers arpentages remontent au XVI^e siècle. À l'époque des Lumières, certains notables, philosophes ou naturalistes s'enflamment pour les Alpes et sollicitent les pre-

miers « guides de montagne », trouvés chez des paysans, des chasseurs, des charpentiers ou cristalliers des hautes vallées³.

Les pratiques s'amplifient alors et l'alpinisme s'affirme progressivement. Son développement « en libre » et la création de groupes et associations vont incarner « l'esprit de montagne », un engouement qui se superpose aux arts de l'écriture, du dessin, de la géologie, de la botanique, de la cartographie, de la peinture, de la photographie ou du cinéma⁴. Aujourd'hui, outre l'évolution moderne et de diversification des sites parcourus, l'alpinisme s'appuie aussi sur des références esthétiques, liées à la beauté des itinéraires et des gestes d'une ascension. L'Office fédéral de la culture (OFC) souligne encore les principes éthiques qui forgent cette pratique, à savoir l'engagement de chacun, l'économie de moyens, une prise de risque mesurée et un devoir d'entraide et de secours entre alpinistes.

Marcellin Barthassat

¹ Office fédéral de la culture, communiqué du 11 décembre 2019 : « L'Alpinisme inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco ».

² Marcellin Barthassat, propos repris du texte « Arpenter, gravir et projeter », revue *Les Carnets du paysage*, éditions Actes Sud et ENSPF, Paris 2007.

³ Notamment : Conrad Gessner (1516-1565), savant zurichois, s'engage dans la conquête des hauteurs, Johann Jacob Scheuchzer (1672-1733), naturaliste, topographe et voyageur, dresse des cartes alpêtres. Entre 1786 et 1802, Johann Rudolf Meyer (1739-1813), maître tisserand, et Johann Heinrich Weiss (1759-1826), ingénieur, publient le premier Atlas suisse en seize feuilles. Jacques Balmat et Michel Paccard réalisent la « première » du Mont Blanc en 1786, qui marque véritablement le début de l'alpinisme avec les Cachat, Malceski, Whympfer, Mummery, Charlet, Lochmatter, Knubel, Young ou Simond.

⁴ Nombre de montagnards incarnent des talents réunis : Horace-Bénédict de Saussure, Viollet-le-Duc, Gayet-Tancrède dit Samivel, Charles Vallot, Roger Frison-Roche, Marcel Ichac, Gaston Rébuffat, Dino Buzzati, Walter Bonatti, Pierre Tairraz, Reinhold Messner, Erri De Luca et Nives Meroi, Rémy Tézier, Catherine Destivelle, Bernard Giraudeau, Simon Yates, Jean-Marc Rochette et bien d'autres.